LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
22, RUE DE LA BARRE
PARIS-XVIII.

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

TROISIÈME ANNÉE — N° 130 | DIX CENTIMES | JEUDI 3 OCTOBRE 1907

De la Résignation à la Révolte

« C'est l'usage ! ... »

Mornes, elles répètent cela les mères, les sœurs, les amantes, de ceux qui s'en vont vers l'esclavage, vers l'abrutissement, peut-être vers la mort.

« C'est l'usage, c'est l'usage ! »

Et la phrase imbécile calme toutes les révoltes, endort le chagrin, la douleur du départ, fait taire les appréhensions.

La résignation, cette chose abominable qui fait les esclaves, s'étend comme un voile sur toutes les figures désolées des femmes, atténue les rictus de haine et de colère : l'usage est de souffrir, souffrons donc !...

Et nous autres, nous les femmes anarchistes nous venons crier à ces résignées notre haine de la résignation, nous voulons leur insuffler notre désir de joie, notre désir de vie.

L'heure approche où la caserne va arracher à leur vie les hommes de vingt ans. L'heure approche où ils rentreront au quartier, tête basse s'ils ont conservé avec leur raison le chagrin, l'appréhension du bagne qui s'ouvre ; les yeux brillants, les jambes chancelantes, s'ils ont cherché dans l'orgie l'oubli de la vie qui les attend.

Sur tous ces hommes qui vont franchir la porte de la caserne combien viendront avec joie, avec l'enthousiasme que donne la pensée de faire œuvre bonne et utile ? Quelques uns, à peine.

Les autres sont les résignés, les fils, les frères, les amants du troupeau de femmes qui bercent leur douleur de la phrase soporifique : « C'est l'usage, c'est l'usage ! » Eux-mêmes se la répètent pour calmer leur révolte, pour dompter la nausée qui monte malgré tout. Et, troupeau docile, ils viendront présenter leurs fronts au joug.

Tous nous connaissons l'horreur de la caserne. Tous nous avons entendu parler de cette vie abominable et déprimante, de la promiscuité dégoûtante de la chambrée, mais surtout de l'égorgement de la volonté, de la faillite intellectuelle de tous les esclaves du militarisme. Nous avons connu des jeunes gens sains, intelligents que la caserne rejetait broyés, finis, avec dans les veines le virus de l'obéissance. Nous les avons vu revenir si las, si hésitants, les mains et le cerveau si paresseux, qu'ils ne pouvaient vaincre l'emprise de la caserne, qu'ils étaient, malgré tous leurs efforts pour se ressaisir marqués pour des années si ce n'est pour toujours !

« N'est ce pas l'usage ? A quoi bon protester puisque nous ne pouvons rien ? »

Ainsi vous répondront elles toutes les femmes à qui vous direz ces choses, les mères qui pleurent le fils absent, les femmes qui pleurent leur amour, les sœurs qui regrettent les douces heures d'intimité affectueuse.

Elles sont le nombre, comme ils sont le nombre aussi, ceux qui souffrent et détestent la caserne, et c'est leur résignation qui cause tout leur mal.

Demain, que le docteur Toulouse se voit écouté, et les femmes, iront dociles, elles aussi, à la caserne, elles iront sacrifier leur jeunesse et briser leur vie parce que cela deviendra un nouvel usage !...

Elles iront se parquer dans des casernes spéciales, car l'homme de science qu'est Toulouse ne voudrait jamais, au nom de la pudeur, que les hommes-soldats et les femmes-soldats puissent se rencontrer. Mais il veut bien de la promiscuité entre hommes et entre femmes. Il veut bien l'abrutissement pour tous et toutes. Ah ! le merveilleux projet, docteur Toulouse ! et combien les hommes et les femmes qui sortiraient de là seraient mûrs pour faire à la « Patrie » des enfants présentant toutes les garanties de stupidité et de docilité désirables.

Allons où donc se trouvera le député assez patriote pour déposer un projet de loi dans ce sens ?...

Quand donc serons-nous appelées pour deux longues années dans des casernes spéciales où nous serions occupées à préparer la vie matérielle des encasernés d'à côté ?

Et si nous ne voulions pas nous y rendre, est-ce que nos pères, nos frères et nos amants nous conseilleraient affectueusement la soumission au nouvel usage ? Est-ce que nous irions au devant de l'abominable esclavage. Est-ce que toutes les femmes de vingt ans consentiraient aussi aisément que leurs compagnons à faire abnégation de leur individualité ?

Pourquoi pas ? Ne serait-ce pas l'usage ?

Ah ! quand donc les femmes cesseront-elles de se résigner, quand donc refuseront-elles enfin de se laisser écraser et de laisser écraser leurs fils et leurs amis ? Quand donc les larmes honteuses de la douleur impuissante cesseront-elles de couler, quand donc la haine remplacera-t-elle la résignation stupide ? Et quand surtout cesserons-nous toutes d'encourager les jeunes gens que nous aimons à se courber sous l'esclavage.

Toutes, plus ou moins, nous sommes des égoïstes imbéciles ; nous consentons, dans l'espoir d'un retour incertain, à laisser broyer les intelligences et les corps des hommes ; nous entravons par nos frayeurs puériles, par des larmes, par des baisers, les révoltes qui pourraient germer chez des hommes encore épris de liberté, épris de la vie.

Aujourd'hui, nous les empêchons de fuir la caserne ; demain, quand se sentant trop écrasés ils pourront encore réagir brutalement, se libérer enfin du joug accepté par faiblesse, alors nous serons là pour leur conseiller la patience. Nous serons là pour leur parler raison, c'est à dire pour éteindre chez eux la lueur de révolte suscitée par les premières heures d'encasernement. Nous, les femmes, contribuerons à l'œuvre d'abâtardissement du militarisme.

Nous sommes de mauvaises mères, de mauvaises sœurs, de mauvaises amies. Nous consentons à la déchéance de l'homme que nous prétendons aimer pourvu que son corps nous revienne. Nous arrêtons ses élans, nous paralysons ses efforts lorsqu'il essaie de se libérer du métier d'assassin et d'esclave. Et cependant nous pourrions mieux ; les bourgeois le sentent sans doute et le docteur Toulouse a pensé peut-être que son projet réussissant, arriverait à tuer les velléités de révolte qui pourraient se lever chez les femmes.

Qu'elles nous écoutent celles qui voient arriver avec angoisse l'heure abominée de l'entrée à la caserne. Qu'elles ne soient plus les trembleuses, celles dont les baisers cherchent à briser les volontés. Qu'elles aident l'homme dans sa révolte. Qu'elles l'encouragent à continuer sa vie...

Et lorsque les gendarmes viendront chercher l'enfant, le frère ou l'amant, que ce soient elles qui les reçoivent. Qu'elles affirment leur volonté de garder près d'elles le jeune homme. Qu'elles crient à la face de tous leur haine de la caserne pourrisseuse d'hommes, leur haine de la société et de ses défenseurs.

C'est là le rôle de la femme. La résignation des foules est grosse de tyrannies nouvelles. La révolte seule peut secouer le joug. Il est temps que les femmes apportent toute leur ardeur à la lutte. La caserne abominable les meurtrit autant que les hommes. Il est temps qu'elles sachent vouloir employer leur énergie à détruire ce soutien de la société actuelle : le militarisme.

Anna MAHÉ.

Chiquenaudes ET *Croquignoles*

LA MALADIE ET SA CONTAGION.

Le Congrès est pendant les mois d'Août et de Septembre la maladie à la mode. Pendant les autres mois, elle sévit un peu moins sur les humbles mortels. Elle s'abat actuellement, dans les milieux anarchistes, ainsi nous l'apprend un filet nous annoncant la préparation d'un Congrès qui se tiendrait à Tourcoing le 15 Décembre 1907.

Quatre questions sont portées à l'ordre du jour, les voici :

1° De l'organisation et formation d'une Fédération anarchiste du Nord et du Pas de Calais (Lille).
2° Le syndicalisme et les anarchistes (Roubaix).
3° Coopératisme et Anarchie (Tourcoing).
4° Entente régionale, pour organe fédéral (Tourcoing).

On se demande quelle passion d'organisation à la socialiste peut pousser les trois ou quatre camarades de Lille à s'organiser *régionalement, en fédération du Nord et du Pas de Calais ? Quelle fièvre du cadre étroit peut faire désirer l'organe* fédéral ?

... MALHEUR EST BON.

Il y avait une fois des gens qui se plaignaient de récolter trop de vin. De ce fait ils se trouvaient plongés dans la misère la plus affreuse, ce qui semblerait inexplicable pour beaucoup de sauvages.

Une petite révolution, bien anodine, n'étant pas arrivée à arranger les choses, les nuages se piquèrent au jeu et s'abattirent en pluies formidables dans la région : d'où inondations, récoltes perdues, etc. Après trop de vin, trop d'eau. Et ceci guérira cela. A part ceux qui se sont noyés, ceux qui n'ont pas pu conserver le vin des années précédentes, les autres vont enfin voir refleurir leur prospérité.

Les premiers ne sont même pas trop à plaindre. Ce bon Fallières vient discrètement, sans bruit, mettre un peu de baume sur les plaies profondes de ses concitoyens.

Que d'eau ! que d'eau, mais aussi, que d'honneur !

Le Gras visite les Maigres et donne des dîners intimes aux représentants des sinistrés: quand les autorités bouffent, les administrés s'indigèrent.

Et le journaleux poétise, l'âme amolie par tant d'averses :

« ...malgré la chute morose de ce jour terne, les habitants des hameaux, sur le pas de leur porte, guettaient le président Fallières. N'ayant pas pu souvent l'apercevoir, quelquefois, inondés et maculés de boue au passage des rapides voitures, ils écoutaient, satisfaits tout de même, le bruit des moteurs, toujours plus lointains, s'évanouir. . . . . .

LES VERTUS D'UNE LOQUE.

Les miracles sont aux religions ce que le Mérite Agricole est aux apothicaires. Ils servent à faire passer la pilule, et adopter l'onguent.

Je veux vous en citer une preuve tirée de la religion patriotique qui sévit si fort en ce moment. Une dame, malgré sa noblesse avait du poil sur les bras. N'était-ce pas aussi monstrueux que les estropiés de Notre Dame-des-Gourdes ?

Eh ! bien, de soulever le fils de M. d'Esparbès (45 kilos) pendant tout le temps du défilé du drapeau de Wagran — la foi sauve — fit merveille contre les poils follets de cette dame.

Depuis cette guérison miraculeuse, elle n'osa plus montrer ses bras... de peur de rendre jalouses les jeunes femmes !

N'y a-t-il pas de quoi rendre patriotes jusqu'aux barbes les plus hirsutes ?

A moins que la vieille loque de Wagram, trainée sur des champs de cadavres ne fasse crever tous ses adorateurs du choléra et de la peste...

CANDIDE.

Éditions de *l'anarchie*

Nous avons cru de toute utilité de lancer dans la circulation les rapports d'Armand et de Mauricius au Congrès d'Amsterdam.

Ces rapports — tout au moins celui d'Armand — ont été escamotés par les organisateurs de ce Congrès. Nous voulons, malgré tout, soumettre aux anarchistes une méthode, qui a sa valeur et qui peut toujours se discuter.

Après avoir pensé aux camarades, nous allons produire pour tous ceux qui nous ignorent et éditer une véritable brochure de propagande: LES DÉCLARATIONS D'ÉHÉVANT.

L'Individu & le Milieu

Dans l'impossibilité où ils étaient d'expliquer les différentes manifestations de la vie, — de la vie morale et sociale, principalement, — les anciens avaient imaginé l'âme, organe insaisissable et invisible, absolument indépendant de la matière, que la divinité donnait à l'homme à sa naissance et lui retirait à sa mort.

Depuis, les nombreuses découvertes faites en physiologie et en biologie ont démontré l'absurdité de cette thèse. L'homme est composé des mêmes élements chimiques que tout les êtres qui l'environnent et soumis, comme eux, aux mêmes lois mécaniques. S'il leur est supérieur et s'il a pu se les assujettir et les employer à ses divers besoins, cela ne tient nullement à la force que lui aurait attribuée Dieu ou toute autre puissance extra-humaine, mais tout simplement à la complexité de son système nerveux, qui lui permet de réfléchir et de penser et ensuite d'agir suivant cette pensée et cette réflexion.

Le système nerveux se compose de cellules et de fibres. Les cellules reçoivent les impressions venues de l'extérieur et les communiquent par l'intermédiaire des fibres aux centres nerveux (moelle épinière, moelle allongée et cerveau). Chacun de nos actes est le produit d'une réaction motrice et automatique et exige tout un travail interne. La sensation reçue du dehors ébranle d'abord les organes sensitifs ; l'ébranlement est transmis par les nerfs aux centres nerveux, lesquels enregistrent et emmagasinent cet ébranlement, puis le transmettent, toujours modifié, aux organes du mouvement par l'intermédiaire des nerfs moteurs ; finalement, tout ce travail se traduit par des mouvements musculaires, des gestes, des paroles, etc.

La fonction des centres nerveux est donc de rendre, — de « réfléchir », comme disent les savants, — les diverses sensations venues de l'extérieur. L'énergie reçue est rendue immédiatement ou emmagasinée, et provoque des réactions externes ou internes extrêmement variées, selon la nature, la quantité et l'association des différents mouvements perçus.

L'organe de la pensée est le cerveau ; c'est lui qui dirige toutes les actions auxquelles nous attribuons de la conscience. Il renferme un nombre infini de cellules nerveuses ; rien que dans sa partie corticale (écorce), on en compte près d'un milliard ; étant donné qu'à chaque cellule nerveuse correspondent au moins deux fibres ou tubes nerveux, on conçoit aisément la complexité de l'organisme cérébral. Ajoutez à cela la grande quantité de sang que le cerveau reçoit du cœur, quantité beaucoup plus forte que dans n'importe quelle autre partie du corps, et l'on comprendra l'énorme travail qui se fait dans cet organe.

En définitive, on peut affirmer que l'activité mentale se réduit à un mouvement moléculaire. L'individu est impressionné au moyen de ses sens, par les phénomènes qui se produisent autour de lui. Ces sensations donnent naissance à un courant nerveux allant de l'extérieur à l'intérieur. Mais, entre la réception et l'action, un long travail interne s'est accompli. Les éléments composant le cerveau ont subi l'influence de l'énergie venue du dehors, sous forme de mouvements mécaniques ou chimiques ; il y a eu transformation de matière et l'énergie a été rendue modifiée.

***

Ces quelques explications étaient indispensables pour démontrer la fausseté de la croyance en une âme immatérielle, indépendante du corps et dirigeant celui-ci au gré de ses caprices. Elles nous font comprendre, en outre, ce qu'il faut entendre par « acte volontaire », par « volonté ».

En réalité, la volonté n'est que la résultante du long travail cérébral. Elle peut être considérée comme l'aboutissant des modifications qui se sont produites dans le cerveau avant l'exécution de l'acte. A

proprement parler, la volonté n'est que le désir d'accomplir un acte, c'est la représentation mentale de cet acte avant son exécution, c'est un état de conscience, sans plus. Lorsqu'un individu exécute une action quelconque, c'est que certaines causes, contre lesquelles il ne pouvait rien, l'ont déterminé, l'ont obligé à agir de cette façon. Il a conscience, il se rend compte de cette action. Mais il ne s'ensuit pas de là qu'il ait une influence prédominante sur cette action et qu'il puisse la modifier à son gré.

La même cause produit toujours les mêmes effets. Lorsqu'il a reçu plusieurs sensations semblables, de même nature, le système nerveux se fixe, devient « adulte »; les actes résultant de ces sensations seront exécutés pour ainsi dire machinalement, et sans que nous nous en rendions bien compte. Plus l'homme vieillit, plus le système nerveux aura tendance à se fixer, et moins aisée sera la réaction, contre les sensations venues du dehors.

Il résulte de toutes ces considérations que l'existence de la liberté volitive, du libre arbitre, n'est qu'une illusion. L'homme est déterminé par tous les milieux dans lesquels il vit : ces milieux agissent sur son tempérament, sur son caractère, et les modifient constamment. Il est étroitement solidaire et dépendant de tout ce qui l'environne, le précède et le suit.

La première influence que subit l'homme est l'hérédité. Ses parents, — qui avaient déjà reçu de leurs auteurs certains caractères, — ont déterminé son tempérament, sa façon d'être. Dans le ventre de la mère, l'embryon reçoit de celle-ci les éléments et les matériaux nécessaires à son développement ; après sa naissance et à mesure qu'il grandit, l'enfant devient plus conscient et son système nerveux enregistre, chaque jour, de nouvelles impressions et de nouvelles sensations : ce sont les exemples que lui offrent ses parents, l'éducation que ceux-ci lui donnent; en un mot, tout ce qu'il voit faire autour de lui, tout ce dont il est témoin vient s'ajouter aux caractères héréditaires.

D'autres facteurs agissent encore sur le système nerveux : le climat, la température, l'altitude de la contrée où l'on habite, etc. La nutrition a aussi son importance; une nourriture insuffisante ou mal comprise aura pour effet d'affaiblir le système nerveux, et l'individu, ne trouvant pas les matériaux dont son organisme a besoin pour réparer les forces perdues, sera mou et apathique, manquera d'énergie et subira facilement les contraintes, sans pouvoir réagir.

Mais le facteur le plus important et dont les individus subissent le plus d'influence, c'est le milieu social. L'habitation, l'hygiène, les mœurs de la société, l'instruction et l'éducation, les lois, les institutions, etc., sont autant de causes agissant sur l'individu et déterminant ses actions.

Il se produit ce fait, pour la plupart des individus : quand un acte a été répété souvent, que le même travail a été exigé des éléments nerveux, cet acte tend à se fixer dans l'organisme ; il devient machinal, c'est une habitude contre laquelle l'individu réagit très difficilement. C'est ce qui explique l'aversion que l'on a, plus on avance en âge, pour le changement, et pourquoi les hommes sont adversaires d'une transformation sociale qui dérangerait leurs habitudes routinières et les forcerait à agir d'une façon différente et dans une nouvelle voie.

L'homme ne vient au monde ni bon, ni mauvais, ni moral, ni immoral. Il est simplement ce que le milieu le fait. Bien mieux, en raison même de la conformation du cerveau et du travail organique qui s'y accomplit, ce même homme se modifie et se transforme constamment et peut, en changeant de milieu, changer aussi sa façon de voir et de comprendre les choses.

Aussi, dans un milieu aussi corrompu et aussi malsain que celui dans lequel nous vivons ne peuvent vivre que des êtres mauvais et pervers, aux bas instincts et à l'égoïsme féroce. L'erreur étant chose coutumière, les hommes ne peuvent avoir aucun sentiment exact de la vérité. Les élans les meilleurs sont étouffés avant de naître ; les humains ayant acquis des notions raisonnables sur la façon de vivre hésitent à deux fois avant de les proclamer, sûrs qu'ils sont de trouver devant eux, leur faisant obstacle, l'indifférence des foules et les forces sociales. La société capitaliste déforme et atrophie le corps et par conséquent déforme et atrophie le cerveau et son succédané : la pensée.

C'est pourquoi nous désirons ardemment la transformation du milieu social.

Thomas LERAT.

Instruments de Gouvernement

L'école. — La Patrie. — L'armée. — Les élections. — Les fêtes. — Les décorations. — Les courses aux chevaux. — Les caisses d'épargne. — Les mutualités. — Les sociétés coopératives de secours mutuels et socialistes d'alimentation. — Les loteries. — Les cavalcades historiques et les processions laïques. — La presse idiote à romans-feuilletons. — Les concours variés organisés par les journaux à grands tirages. — Les cours de musique à l'usage de ceux qui crèvent de faim, etc.

Les Maisons de jeu. — Les sociétés particulières de tir, de gymnastique, d'orphéon, de musique. — La corruption des mœurs, bistros, bordels, patronages laïques, tabac. — La mendicité, l'assistance publique. — L'exploitation, le chômage, le repos hebdomadaire. — L'ignorance, les religions. — La franc-maçonnerie — Les sociétés de libre-pensée. — Le radicalisme. — Le socialisme, etc... enfin toute la machine sociale dont les rouages grinçant de vétusté, sont la preuve que la lâcheté et la bêtise humaines font la force suprême des oppresseurs.

CAMILLE.

La Division révolutionnaire

Les manifestations de l'opinion ou de l'appréciation de chacun sur les faits, livrés à l'examen de tous, qui semblent diviser les anarchistes et qui font le désespoir de certains esprits, seraient sujets à controverses utiles, si on ne les détournait pour y greffer des légendes que d'hypocrites insinuations habilement entretenues par des directeurs de morale sociale, jettent en pâture à la masse des gens.

Ces braves camarades qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez acceptent comme irréfutables les plus grosses inepties, ils ne cherchent aucune preuve aux affirmations qui leurs sont faites. Ils se contentent de rêver une forme sociale où chaque chose serait à sa place comme sur l'étagère bien rangée d'une ménagère, où le plus petit grain de poussière n'attirerait pas les yeux ; où aucune critique discordante ne viendrait troubler l'harmonie du concert révolutionnaire.

Sans doute, nous tendons vers ce but où l'anarchie peut, seule, nous conduire. Non pas que toute espèce de lutte doive à jamais cesser entre les hommes ; puisque la fermentation est la condition de la vie.

Pour les corps astraux aussi bien que pour les êtres qui s'agitent sur notre planète, la vie est une succession ininterrompue de métamorphoses. La mort elle-même n'est qu'une transition.

Il est certain toutefois qu'après la disparition du régime propriétaire, lorsque la participation active de tous à la chose commune sera un fait accompli, les principales causes de nos divisions auront disparues et celles qui persisteront ne pourront plus avoir ce caractère de haine et de jalousie qui est le propre du vilain milieu social dans lequel nous nous débattons.

Mais ce serait se faire une singulière idée d'une organisation logique, que de se l'imaginer faite à l'image d'une caserne ou d'une bureaucratie collectiviste ; où chacun répéterait les mêmes formules nécessaires au développement du bonheur individuel, et dans laquelle, faute d'aliments l'espèce humaine tomberait dans une sorte d'idiotisme comparable à celui dont doivent jouir les élus (?) dans les paradis des religions.

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité ».

Du reste, on se méprend étrangement lorsqu'on suppose que les discussions de forme peuvent entraîner chez les anarchistes des divisions irréductibles quant au fond.

Si ce n'était le colportage malfaisant « d'opérations suspectes » lancée par des « anarchistes » à l'adresse d'un camarade, insinuations dont le contre coup éclabousse tout un groupe, tenu de la sorte en suspicion, nous pourrions dire qu'il n'y a que deux partis en présence :

L'un qui veut réaliser sincèrement, sans phrases et sans arrière pensée, la Révolution sociale.

L'autre parti, composé de toutes les subdivisions socialistes, n'admet la Révolution que sous bénéfice d'inventaire, et pour en faire un objet de trafic et d'exploitation.

Les « révolutionnaires » de cette dernière catégorie, tout en criant leur socialisme à tous les échos, pour éblouir les yeux des foules, n'admettent en réalité que la quantité de révolution nécessaire pour les faire arriver au pouvoir.

C'est ce que nous pouvons appeler le socialisme des 15,000 francs, quelle que soit la bannière plus ou moins *internationale* ou *antimilitariste* sous laquelle ils ont l'habileté de s'abriter.

Tout ce qui dépasse la limite de leur collectivisme est traité par eux d'*utopie*.

Les masses qui agissent plutôt par entraînement que par réflexion, dans tous les partis, ne peuvent pas supposer que des hommes côtés comme grands penseurs, grands orateurs, qui font sonner bien haut leur dévouement prolétarien, soient susceptibles de les tromper à un moment donné.

Combien il faut en rabattre !

Pour nous anarchistes qui sommes payés pour ne pas croire plus aux *pontifes* qu'aux *meilleurs gouvernements*, alors même qu'ils seraient marqués de l'estampille anarchiste ou unifiée, nous passons cette douce folie aux naïfs, tout en refusant, par exemple, de nous rendre leurs complices ou leurs imitateurs.

Les madrés savent aussi bien que nous à quoi s'en tenir sur toutes ces choses ; mais la bêtise humaine est incommensurable et une source si féconde de revenus, que, si elle ne leur semble pas intarissable, ils pensent du moins qu'elle est encore assez intense pour sauvegarder leurs satisfactions personnelles.

Quant à nous, aucune considération de ce genre ne nous fera dévier de la ligne franchement révolutionnaire que nous nous sommes promis de suivre, dussions-nous être seuls à soutenir contre tous nos opinions provisoires, que seules des solutions rigoureusement examinées peuvent faire changer.

Mais les discours prononcés par les anarchistes au Congrès d'Amsterdam, nous prouvent mieux, qu'aux socialistes, ceux des Congrès de Nancy et de Stuttgart, que nous sommes prêts à nous comprendre, si notre propagande entre résolument dans la voie de la révolte sans autre direction que la bonne foi et l'acquiescement fondé sur la réflexion et l'examen individuel.

CASSIUS.

ACTIVITÉ

A toujours rêver, chose vaine
On délaisse la vérité.
Puisque l'évolution humaine
Dépend de notre activité
Luttons, luttons, sans paix ni trêve
Que dès aujourd'hui notre rêve
Devienne la réalité.

O rude mais saine besogne
Dans la forêt des préjugés
Que chacun de nous taille et cogne
Sans jamais se décourager.
Fi ! des bras-croisés ; nous les braves
Vivement brisons ces entraves
Dieu, patrie et propriété.

Aidons l'esclave, tuons le maître.
Détruisons la légalité
Lois du juge ou bien lois du prêtre
C'est toujours même fausseté.
Selon nos forces, à la tâche
Hardi ! et frappons sans relâche
La sacro-sainte autorité.

Noël DEMEURE.

M. JOBART

Il attendait, au coin de la place, en lisant un journal.

— Qu'est-ce que vous faites là? lui dis je.

— Ne m'en parlez pas ; il y a environ une heure et demie que je suis là, assez bousculé. La force armée m'empêche de passer. Il paraît que si je passais, cela gênerait considérablement des personnes que je ne connais pas, et qui, elles, passent en me gênant. Ma situation est d'autant plus pénible que je suis de ceux qui ont toujours crié contre les processions, à cause de la circulation.

— Comme, en bon républicain, vous êtes un homme soumis aux autorités, je vois avec plaisir que vous vous résignez. Vous profitez même du retard apporté à vos affaires pour vous nourrir intellectuellement.

— Mon Dieu, oui ; j'étudie les menus que ces messieurs veulent bien porter à ma connaissance. Je me sens meilleur, et éprouve une vive félicité en apprenant ce qui a été servi sur la grande table. Nulle lecture n'est plus instructive. Je voudrais que le ministre de l'instruction publique fît faire un recueil de ces menus et en ordonnât la distribution dans nos écoles. Cela remplacerait avantageusement le catéchisme. Pourtant il y manque quelque chose.

— Quoi donc ?

— Ce que les grands personnages ont réellement mangé. Car enfin, on nous dit bien ce qui leur a été servi, mais qui sait s'ils aimaient tout cela ? Vous qui êtes journaliste, vous devriez signaler cette lacune. Nos cœurs sont vraiment désolés à la pensée que nous ne saurons jamais si la princesse a redemandé des petits pois, et si le prince s'est abstenu de madère, à cause de son estomac, ou peut-être parce qu'il se méfiait de la provenance. On ne devrait rien nous cacher. Nous sommes un peuple libre, et l'on doit nous mettre au courant de la politique.

— C'est parler sagement. Figurez-vous que cette idée ne m'était pas venue. Je ne saurait trop admirer l'intérêt que vous prenez à ces choses.

— C'est que je suis un républicain de la vieille roche.

— Je m'en doutais.

Henry MARET.

LES PRÉCURSEURS

LE FOURIÉRISME

Je regrette de n'avoir ni le temps, ni la place de faire en son entier l'analyse et la critique de l'œuvre gigantesque de Fourier. Je vais me borner à en exposer les principaux points, les camarades feront eux-mêmes les commentaires ; ils verront là une nouvelle phase de l'évolution socialiste un échelon de plus vers l'anarchisme moderne en même temps qu'une des plus grandes curiosités de l'imagination humaine.

1° Méthode et critiques de Fourier.

Fourier fait consister la méthode qui le conduisit à l'invention de son système dans deux principes primordiaux : le *doute absolu* et *l'écart absolu*.

Il commence par faire la critique violente de tous les philosophes passés, de toutes les sciences politiques et morales, les accusant de n'avoir empêché aucun des maux de la société et de les avoir au contraire augmentés. Il prétend que la raison humaine s'est égarée dans des voies fausses, et il espère pouvoir découvrir une science sociale nouvelle qui orientera les humains vers des destinées meilleures.

Et alors il doute, il doute de la civilisation de ses doctrines et de ses conceptions. Son doute n'est pas celui de Descartes, qui tombait dans l'aberrement puisqu'à force de spéculations métaphysiques il arrivait à douter de sa propre existence, ce n'est pas non plus le doute irréligieux des philosophes du XVIII[e] siècle. « Ces philosophes, dit Fourier, ont mis en doute la nécessité des religions parce qu'ils étaient les ennemis des prêtres, mais ils se sont bien gardé de mettre en doute les sciences politiques et morales qui étaient leur gagne-pain et qui sont reconnues aujourd'hui bien inutiles et bien dangereuses. » Le doute de Fourier porte sur tout cet ensemble d'idées, de croyances, de coutumes et de pratiques qui s'appelle la civilisation.

C'est le doute absolu.

L' « écart absolu » devait en découler et Fourier s'applique à s'écarter le plus possible des sentiers battus des spéculations des sciences incertaines, des questions d'administration, de gouvernement et de sacerdoce.

Ce cerveau anormal voulut simplement, comme il le dit avec une naïveté qui touche presque à l'inconscience « découvrir ce que vingt-cinq siècles de savants n'avait encore pu apercevoir. »

Fourier repousse formellement les sciences qu'il appelle incertaines : la métaphysique, la théologie, la politique, la morale et l'économie politique (oh ! mon ami Morex).

Il démontre l'inanité de ces sciences et leur impuissance à résoudre le problème social. « Le problème du bonheur, écrit-il, est un écueil insurmontable pour elles, et le seul aspect des indigents qui remplissent les cités ne démontre-t-il pas que les torrents de lumières philosophiques ne sont que des torrents de ténèbres ? »

Par sa critique des sciences incertaines, Fourier semble se rapprocher d'Auguste Comte. Il y a pourtant entre les deux doctrines une différence essentielle. Fourier s'élève seulement contre la métaphysique et la théologie telles qu'elles sont établies et professées, il n'entend nullement comme le célèbre chef de l'école positiviste supprimer le problème religieux et le problème métaphysique.

Il reproche aux métaphysiciens d'avoir abandonné le véritable objet de leur science pour de stériles et futiles recherches. Sa métaphysique a lui, comme sa théologie sont des choses phénoménales. Cette science, dit-il, devrait censurer les opérations de Dieu, déterminer les devoirs de Dieu envers les hommes, et son plan d'organisation des sociétés humaines, la métaphysique devrait se consacrer à l'étude de la destinée des êtres et de l'harmonie universelle, elle seule peut juger si Dieu a rempli ses devoirs envers ses créatures, et si les sciences ont bien compris et secondé les vues de Dieu, sans la pusillanimité et la stupeur de cette classe de savants, l'humanité aurait depuis longtemps la connaissance des lois divines et de sa destinée.

La théologie surnaturelle empêche la critique des œuvres de Dieu, or, c'est en confessant le mal qu'on arrivera au bien. Maudire Dieu, tel devrait être le premier acte de la raison chez les civilisés, du reste les prières dont on l'accable ne sont que des malédictions inconscientes. »

Mais chose étrange Fourier se prononce contre l'athéisme. « En considérant l'ordonnance merveilleuse de l'univers matériel, il est impossible de contester l'intervention d'un moteur suprême infiniment habile à mouvoir et diriger la matière, infiniment méchant et ingénieux à torturer les créatures. L'athéisme est donc faiblesse et la voix de la raison ne doit conduire qu'à l'impiété. L'athéisme est une opinion bâtarde qui ne mène à rien, l'impiété raisonnée mène à la lumière, parce qu'elle nous conserve dans l'idée de l'habileté de Dieu et qu'elle peut nous permettre de découvrir ses lois sociales. »

Après la critique de la métaphysique et de la théologie, vient la critique de la politique, de la morale et de l'économie politique.

Les sciences politiques sont impuissantes, dit-il, et ceux qui s'en font des rentes n'ont jamais pu seulement garantir le premier des droits du pauvre : *le droit au travail* (?).

Les révolutions que l'on voit se former de plus en plus à l'horizon, montrent bien que la politique n'a jamais eu la moindre influence sur les métamorphoses que peut subir l'ordre civilisé.

Non moins impuissante, non moins stérile que la politique, se montre la morale.

En préconisant l'abstinence et la continence, en déclarant la guerre à la passion et au plaisir, en imposant son système de contraintes, son joug à l'amour, la morale introduit l'hypocrisie et le mensonge, dans les relations des sexes et dans tous les rapports sociaux.

L'*économie politique* est également digne de toutes les malédictions, c'est la conservation des vices et des crimes, du commerce, de ces divers modes de spoliation du corps social qui s'appellent banqueroute, accaparement, agiotage, parasitisme, etc. L'avènement de l'économie politique n'a eu qu'un résultat heureux. : celui de révéler le néant des autres sciences incertaines et notamment de condamner la morale à l'abdication et au suicide.

MAURICIUS.

(*à suivre.*)

POUR UNE TÊTE

La multitude était en liesse.,.

Ne lui avait-on pas promis, en pâture, une tête ?

Celle de Soleilland.

Immédiatement un désir barbare s'empara de la foule. Les instincts les plus bas se firent jour ...

Le vernis de civilisation tomba, montrant dans toute sa hideur les instincts impulsifs qui dormaient en son sein.

On allait donc pouvoir venger la mémoire de la petite Marthe... en se faisant approbateurs d'un autre crime !

Du même coup tout serait vengé : la famille de la victime, la morale outrageuseusement offensée.

Pour une fois. justice serait faite...

Thémis, si décriée, à certains moments, était bénie, encensée... L'on s'abordait joyeux ; les mots : morale vengée... justice .. etc... voltigeaient en l'air. Soudain tout changea ; à la satisfaction succédèrent les cris de haine.

L'exécution n'aurait pas lieu...

Ainsi en avait décidé le pantin en baudruche de l'Elysée...

Vers cet homme les poings se tendirent menaçants... Après avoir promis, on retirait la proie : c'était inconcevable !

On le fit bien voir.

Des hurlements de mort furent clamés. Pour l'un, les injures grossières ; pour l'autre, on se serait contenté de sa charogne. Que clame-t-on? Quel sentiment domine dans le fracas de ces haines bestiales bassement exhalées... Que veut la foule ? Que l'équitable Justice soit rendue à un abominable forfait ?

Non ! pas cela !

— Un spectacle de sang, un spectacle barbare avait été promis au peuple.

— Et on lui retirait la proie farouchement convoitée.

Et ces cris farouches, clamés dans l'espace rendaient bien le désir de meurtre de la foule. Ce vernis d'indignation qui soulève cette tourbe hurlante est faite d'une peur atroce qui aiguillonne la bassesse ignoble de toute cette foule abjecte.

Qui donc hurle ainsi ?

Qui réclame la mort si farouchement ? le spectacle d'une tuerie des temps primitifs rendue officielle par les lois gouvernementales spéculant sur ce désir de mort? C'est la population des riches et des pauvres... Mais c'est aussi le peuple du travail.

Que le peuple montre sa plaie incurable aux maîtres de l'heure plus tard, ils sauront en profiter.

Qu'il réclame la mort et le fouet ! Les gouvernements sauront tirer l'enseignement nécessaire pour mieux le garder sous leur férule.

Lucien LOMBARDO.

Réflexions d'un " encellulé "

II

Arrêté pour la première fois, j'ai dû subir toutes les épreuves, toutes les vexations imposées aux inculpés du violon à la prison, en passant par le Dépôt, où les gardiens sont grossiers, malveillants, arrogants. Le Dépôt, c'est le carrefour où viennent se déverser toutes les captures opérées, à tort ou à raison, dans la capitale, du vagabond au politique ; l'impression la plus vive, c'est que là vous cessez, administrativement, d'être un citoyen : vous devenez un numéro, une tête de bétail, qu'on fera manœuvrer, aller, venir, selon qu'il plaira aux surveillants du troupeau, sans rien qui puisse vous garantir de leurs propos, de leurs caprices ou de leur arbitraire. Il vous faudra consentir aux gestes inutiles de l'anthropométrie, entendre énumérer les différents signes particuliers qui ornent ou déparent les parties visibles de votre corps et dont vous ne vous étiez jamais aperçus, il faudra accepter qu'on prenne l'empreinte de vos doigts, qu'on vous photographie. Que faire ? Ils sont la force et une force contre laquelle, pour l'instant, il est impossible de réagir. Rien à faire, sinon qu'à observer et se souvenir.

D'où viennent-ils, tous ceux qui passent par le Dépôt ? Deux classes, tout de suite: D'un côté, ceux dont l'aspect est lamentable, les miséreux, les sans-logis ; de l'autre les mieux-vêtus. Il en sera ainsi partout en prison ; au mieux-vêtu, à qui possède quelques sous, on accordera toujours quelque privilège. D'où viennent-ils, disaisje. Nous nous trouvions à quatre dans notre cellule, au Dépôt : l'un de nous, arrêté pour une affaire à juger devant un tribunal civil, fut relâché quelques heures après son arrivée ; l'autre, dont, je n'ai pas bien compris le délit, chantage, je crois, connaissait les noms de Paraf-Javal, de Kropotkine, de Grave, et avait fréquenté les Universités populaires ; le troisième, un acrobate, numéro de cirque, avait volé, à la devanture d'un magasin, par caprice, une cravate de neuf sous, le malheureux, étant étranger, redoutait l'expulsion. Je soupçonne fort le dernier, qui s'attendait à la relégation, d'être un pourvoyeur de maisons de tolérance. Poli, affable, respectable d'extérieur, avec tout cela.

D'où viennent-ils ? De la grande fournaise de la Société. où leur tort, leur tort unique a été d'être imprudents, de se laisser prendre. Ils sont les produits, tous, des circonstances économiques, des besoins artificiels, que crée la Société. Dans un milieu où rien ne s'obtient sans argent, ils s'efforcèrent de se procurer cette valeur d'échange par les moyens mis à leur disposition par ce milieu même. Ils ne surent ou ne purent pas employer ceux des moyens que la Société admet comme légaux, voilà tout. Quelle dérision amère que cette justice qui, au nom de la Société, punit ses enfants même, sa progéniture la plus authentique ! Quelle dérision et quelle infamie !

ENCELLULÉ.

NOTRE CORRESPONDANCE

Variétés « anarchisantes »

à l'*anarchie*.

Je lis les *trois mots aux amis* où il est question de mon article. Mes critiques loin de reposer sur des bases fausses, sont prises dans la réalité. L'orthopédie pourrait peut-être, en s'y prenant à temps, nous priver de bossus. Mais si on n'est pas en mesure de redresser des déviations physiques on peut tout au moins amener certains individus à une plus saine application de leurs idées.

L'individu anarchisé, en dépit du contact quotidien qu'il ne peut éviter, diffère par sa « constitution » mentale des autres individus. Si la « structure » mentale d'un individu s'étiquetant anarchiste est presque adéquate à la « structure » mentale d'un adversaire de nos idées; on peut dire qu'il n'est pas anarchiste. Vous m'objecterez qu'il s'exclut de lui même ; parfaitement. Mais c'est quand même sur ces faiblesses que s'arrêtent nos contradicteurs, pour paraître ruiner sensément notre système: d'une particularité ils ont vite fait d'établir une généralité.

Quantité d'humains nous abhorent, sans autres raisons que les fausses imputations inventées par les journalistes ou fabriquées sur les types d' « anarchistes » que j'ai dépeints dans mon précédent article.

Un sieur, Fonteclair, de Paris, écrivait dans la *Dépêche Tunisienne*, que l'anarchisme était une conséquence de l'alcoolisme. Tout cela est de la pure fantaisie naturellement, mais il se trouve quelquefois que des anarchistes confirment par leurs actes semblables affirmations. Disons le vite, y en aurait-il plus que cela ne ferait pas descendre l'anarchisme de l'alcoolisme.

Toutefois, combien sont funestes au développement des idées anarchistes ces actes capables d'étayer l'opinion mauvaise que l'on a sur nous. Par la tempérance, la logique et le bon exemple, l'anarchiste fera vivre l'anarchie.

André MORIN.

—o—

La Déesse Raison

Dans un court article que Boyer intitule la « Déesse Raison » il écrit : « Elle n'est pas infaillible, ni absolue, n'en déplaise à ceux qui s'en déclarent les représentants et les officiants sur terre ».

Puisque la raison dont veut parler Boyer n'est pas infaillible, il y croit donc? avec cette seule différence que sa raison à *lui*, ne diffère de la raison de ceux qu'il veut morigéner que par une question de faillibilité... à moins que je ne sache pas lire... Il ne s'aperçoit pas que ce n'est pas la raison, mais l'individu qui est faillible et qu'il fait de sa raison une entité qu'il prête ensuite à ces Messieurs « les anarchistes scientifiques »! « Ceux qui prennent une attitude si outrancièrement ridicule! »

Il ajoute : « Elle est muable, relative, Elle varie avec les siècles, Elle fait adorer dans l'un ce qu'Elle fait brûler dans l'autre. Elle suit en un mot les fluctuations que lui fait subir sans scrupules cette loi éternellement profane de l'évolution. »

Donc nous sommes bien en présence d'une entité ; c'est nettement écrit; la Raison de Boyer est faillible, muable d'un siècle à l'autre. Elle fait adorer dans l'un ce qu'elle fait brûler dans l'autre.

C'est précis, pas moyen d'ergoter.

***

Boyer écrit comme s'il croyait que la raison est quelque chose de spirituel. ayant une existence propre, distincte de l'être humain; c'est tellement vrai que lorsqu'il en parle, il l'anime en employant l'article, le verbe et son complément, comme les

4

LA TERRE

avant l'Homme

Les premiers, ainsi désignés parce que leur coquille enroulée ressemble aux cornes de béliers du Jupiter Ammon, nous offrent des individus de toutes les tailles, de quelques millimètres à un mètre de diamètre. La surface de leur coquille est ornée de mille manières, par de combinaisons de côtes, de sillons, de tubercules, d'épines, etc. La science n'est pas encore parfaitement fixé sur la forme des Mollusques qui habitaient ces coquilles.

Nous connaissons très bien, au contraire, la forme des animaux auxquels ont appartenu ces corps cylindriques et pointus qu'on trouve à foison dans tous les terrains secondaires et qu'on nomme *Bélemnites*, car ces animaux ont parfois laissé dans la pierre l'empreinte de leur corps, et on a pu en reconstituer plusieurs à l'état vivant. On peut voir aussi que les Bélemnites ressemblaient beaucoup aux Calmars et aux Seiches des mers actuelles. Elles en différaient surtout par la pointe ou reste de la partie inférieure de leur corps. Comme beaucoup de Céphalopodes actuels, elles avaient une poche à encre qu'on retrouve souvent dans un parfait état de conservation et qui renferme une *sépia* fossile. Leurs dimensions moyennes n'avaient rien de bien extraordinaire. Pourtant, les plus grandes ont pu atteindre deux à trois mètres.

Au total, les Invertébrés marins ont fait beaucoup de progrès depuis l'origine des temps primaires. Non seulement ils ont augmenté en nombre et en variétés, mais encore leur manière de vivre s'est beaucoup améliorée. La plupart des êtres primaires étaient fixés au sol ou logés dans une épaisse enveloppe de nature à limiter leurs mouvements. Un grand nombre d'êtres secondaires, en particulier, les Céphalopodes, sont admirablement organisés pour la locomotion et la préhension ; ils peuvent se mouvoir en toute liberté, parfois avec vitesse, à la recherche de leur nourriture ou à la poursuite de leur proie, et ce développement de l'activité physique est bien caractéristique des temps nouveaux.

— o —

L'ICHTHYOSAURE ET LE PLÉSIOSAURE. — Les Reptiles ont joué, dans la nature des temps secondaires, par leur nombre, leur variété, leur puissance, le rôle prédominant que jouent les Mammifères dans la nature actuelle.

Parmi les Reptiles de l'ère secondaire, les uns vivaient dans la mer, d'autres habitaient la terre ferme, les derniers s'élevaient dans les airs.

L'Ichthysiosaure (ce mot veut dire *Lézard-Poisson*) et *le Plésiosaure* (ou *voisin des Lézards*) sont les mieux connus des Reptiles marins. Ces animaux pullulaient dans les mers de l'époque du Lias, qui succède immédiatement à celle du Trias. Cuvier a fait remarquer qu'ils présentent une incroyable association de caractères : « Dans le premier genre, dit il, un museau de Dauphin, des dents de Crocodile, une tête et un sternum de Lézard, des pattes de Cétacé, mais au nombre de quatre, enfin des vertèbres de Poisson ; dans le second, avec ces mêmes pattes de Cétacé, une tête de Lézard et un long cou semblable à celui d'un Serpent... Le Plésiosaure est peut être le plus hétéroclite des habitants de l'Ancien Monde. »

Dans ces dernières années on à trouvé des squelettes entiers d'Ichthyosaures et de Plésiosaures, où l'empreinte de la peau était bien conservée, de sorte qu'on a pu reconstituer fidèlement le contours du corps et la forme des nageoires.

Ces animaux devaient être de puissants carnivores. L'Ichthyosaure avait de grands yeux, dont la sclérotique était renforcée par des plaques osseuses, mobiles ; c'étaient a dit un savant anglais, des instruments d'optique d'un pouvoir varié et prodigieux qui permettaient à l'Ichthyosiaure d'apercevoir sa proie à une grande ou à une petite distance dans l'obscurité de la nuit et les profondeurs de la mer.

On a souvent trouvé des petits dans le ventre des Ichthyosaures, ce qui prouve que ces Reptiles étaient vivipares, contrairement à la plupart des Reptiles actuels. Il est très probable qu'Ichthyosaures et Plésiosaures n'ont pas pris naissance dans la mer. Leurs ancêtres ont d'abord dû habiter la terre ferme ou les rivages ; ils se sont adaptés peu à peu à la vie aquatique, de la même manière que les Phoques, parmi les Mammifères.

— o —

LES DINOSAURIENS OU « REPTILES TERRIBLES. — Les Reptiles terrestres de l'ère secondaire étaient encore plus étranges que les Reptiles marins. On leur a donné le nom de *Dinosauriens* mot qui veut dire *Lézards terribles*.

Il y en avait de toutes les tailles, tandis que les uns atteignaient de vingt et trente mètres de longueur, d'autres ne dépassaient pas la grosseur d'un renard et même d'un chat. Les uns avaient des mœurs carnassières; leur organisation dénote de véritables animaux féroces. D'autres, protégés par de formidables armures contre les attaques des premiers se nourrissaient paisiblement de végétaux. Beaucoup avaient les pattes de devant et de derrière également développées ; la plupart marchaient seulement sur les pattes de derrière, à la manière des autruches, car leurs membres antérieurs, étaient très réduits ; il y avait même des Dinausauriens sauteurs, comme les Kangourous. Tous ces Reptiles présentent des affinités plus ou moins marquées avec les Oiseaux, notamment dans la constitution du bassin et des membres postérieurs.

MARCELLIN BOULE.

(*à suivre*)

PIQURES D'AIGUILLES

(NOUVEAU TIRAGE)

Les bourgeois crèvent d'indigestion. Les ouvriers crèvent d'inanition. Pourquoi ?

Vive l'anarchie !

Ceux qui bâtissent les palais, vivent dans les chaumières ; ceux qui construisent les hôtels en habitent les mansardes. Réfléchissons.

Vive l'anarchie !

Liées par 100, textes assortis.

0 fr. 20 le cent ; 2 fr. le mille ; — par poste, 0 fr. 25 et 2 fr. 20.

métaphysiciens et tous les spiritualistes lorsqu'ils parlent de l'entité âme ou intelligence, ou les calotins de leur conscience, de cette conscience érigée en juge infaillible qui réprouve, récompense, interdit, exalte, fait *adorer* ou *brûler*, commande en maîtresse absolue et se fait obéir de tous ces fous, car ces gens là relèvent de la pathologie mentale, ce sont des déséquilibrés.

La Raison dont parle Boyer est cette même conscience morale, laïcisée, j'allais dire anarchisée ! Mais ces entités individualisées par un phénomène d'anthropomorphisme, n'ont rien de commun avec la conscience et la raison physiologiques.

Raison, conscience, sont des mots, des étiquettes ne recouvrant, ne *personnifiant aucune réalité* immatérielle ; on s'en sert pour désigner certaines modifications organiques, certains états, certains ébranlements ou certaines vibrations intra-cellulaire, comme on se sert des mots : lumière, électricité, chaleur, non pour parler des forces mystérieuses, mais des phénomènes électriques, lumineux ou calorifiques qui nous impressionnent, mais rien, absolument rien, en dehors de ces faits.

***

Comme l'air chanté du phonographe ne peut pas être différent de l'air que l'on a inscrit sur son rouleau, les actes des hommes seront, ce que seront leurs idées, question d'hérédité et de milieu réservé.

Une éducation et des idées chrétiennes détermineront des actes religieux, croyance à la divinité, pratiques rituelles sans nombre, *adoration*, etc.

Une morale antireligieuse provoquera des actes opposés, négation ou *destruction* de cette même divinité.

Il pourra y avoir lutte entre différentes conceptions religieuses et alors il y aura des hommes qui brûleront ce qu'ils auront adoré lorsqu'ils remplaceront dans leur cervelle un préjugé par un autre préjugé.

Donc ces actes d'adoration et de destruction sont déterminés par des préjugés et non par la « fluctuante Raison » de Boyer, comme il l'a écrit, comme il le croit !

A moins qu'il écrive... comme ça... au jugé !

Préjugé et Raison sont donc synonymes dans son esprit, sinon il aurait écrit tout le contraire de ce qu'il a écrit.

***

J'ai répondu à Boyer que la raison physiologique n'était ni relative, ni muable d'un siècle à l'autre, que c'était la mise en jeu chez les êtres vivants de toutes les facultés de l'intelligence appliquée au choix des actes utiles à la conservation et au fonctionnement harmonieux de l'organisme, au rejet des autres, cela n'a aucun rapport avec une entité faillible ou infaillible.

Voilà donc deux thèses ou plutôt deux définitions celle de Boyer et la mienne, quoique je n'aie pas la prétention de faire « mienne » cette formule si simple.

C'était le seul point intéressant à déterminer. J'ai cru que Boyer s'était trompé, je me suis dit, je vais tout de suite démontrer à Boyer qu'il se trompe ; je suis très heureux toutes les fois qu'un camarade fait vis à vis de moi un pareil travail et je suppose que nous devrions être tous ainsi.

Je ne dis pas absolument que j'ai écrit quelque chose de vrai, mais alors il fallait le discuter, au lieu de filer par la tangente à cheval sur le mot *muable* que Boyer a isolé du débat lui enlevant la signification qu'il y avait attachée, car il a écrit que la raison est muable *d'un siècle à l'autre !*

Je ne discutais pas la *mutabilité de la Raison*. NON ! Mais sa mutabilité D'UN SIECLE A L'AUTRE !!! Ce qui est différent !

Et alors il relègue sa déesse Raison dans un coin quelconque et le voilà parti pour m'apprendre que la *physiologie* comme toutes les sciences subit la loi d'évolution !

Est-ce que j'avais mis en doute cela dans ma réponse ?

Il n'y a là aucun rapport avec la Raison.

« Rien, dit Boyer, n'est immuable, absolu, tout se transforme, tout est relatif.

» C'est faire de la science une entité que de la considérer comme intangible et infaillible.

» Il faut au contraire se méfier d'elle, son histoire, sa genèse nous le démontrent ».

Je savais depuis longtemps que « la transformation est partout, l'anéantissement nulle part. Que dans la nature organisée comme dans le monde physique, dans les corps vivants comme dans ceux qui sont frappés de mort il y a mouvement perpétuel ; que le repos absolu n'existe point, que tout se transforme et que du sein de la poussière s'élève continuellement une nouvelle vie ! »

Mais que nous sommes loin du débat ! J'aurais bien des choses à répondre à Boyer ne serait-ce qu'une simple remarque pour lui dire que depuis les Ptolémée, Démocrite d'Abdère, Tyché-Braho, Gallien, Harmey, c'est surtout notre ignorance qui a évolué et non les phénomènes de la circulation du sang, des fonctions du grand sympathique, des mouvements de la chute libre des corps, des planètes (loi de Képler) de la gravitation, qui *sont aujourd'hui* ce qu'ils étaient *avant leur découverte*.

Boyer confond encore le Préjugé avec le fait scientifique.

Avant Copernic, affirmation *a priori* de la rotation du soleil autour de la terre, que la terre était plate, etc., etc.

Erreurs dues à la relativité de nos sensations et à notre ignorance, préjugé ; rien de commun avec le fait scientifique. Le fait scientifique est venu détruire tous ces préjugés, qui étaient des erreurs ; balayant tous les systèmes astronomiques des Grecs, des Arabes, des Egyptiens, d'Appolonius, de Perse, de Nicolas d'Héraclée, de Pythagore, d'Aristarque de Samos, d'Archimède qui lui avait entrevu la vérité. Ce qui est entré à cette époque dans le domaine scientifique y est resté.

Mais que nous voilà loin de l'objet véritable de cette discussion. J'y reviens pour ne plus en sortir, pas même si Boyer m'y contraignait par une nouvelle escapade sur un point quelconque des incidentes nées du débat.

Oui ou non, Boyer persiste-t-il après mes explications à penser que la définition qu'il nous a donnée de la raison, est conforme à l'état actuel de nos connaissances sur les fonctions des organes de l'intelligence ? Et que la mienne dans ce cas est fausse ?

Je ne tiens pas à avoir le dernier mot, il y a longtemps que je me suis débarrassé de cette tendance, de ce préjugé si commun, si répandu parmi les gens qui se croient pourtant libérés.

La vérité se trouve d'un côté ou de l'autre ou ailleurs ; c'est ce qu'il était plus logique et plus intéressant de discuter que de parler évolution, transformisme, relativité de nos connaissances, faillibilité de la science, comme l'a fait Boyer.

Ces questions sont très intéressantes mais sont trop en dehors du centre de notre thèse.

A. FROMENTIN.

***

Notre Lessive

Nous croyons utile de donner à tous une lettre d'un camarade, relative encore à notre lessive Elle dit bien les étapes successives par lesquelles se trouvent passer ceux qui veulent réfléchir sur les causes de l'animosité et du parti pris qui nous sont montrés.

Saint-Étienne, 20 septembre 1907.

Chers copains,

Dans toutes mes lettres, je vous affirme être toujours avec vous. Je sais que vous ne doutez pas de moi, mais voici un fait qui confirme mes dires : En même temps que vous — intuitivement, pourrait-on dire — j'ai fait ma lessive, notre lessive. A la suite de l'appel des Temps Nouveaux, *je me posai cette question : « qui dois-je aider ?* l'anarchie *ou les* T. N. *? J'hésitais... Je pris alors mes collections et j'examinai. Le travail de* l'anarchie *ne faisait pas double emploi avec celui des* T. N., *ils se complétaient mutuellement. Ces deux journaux me satisfaisaient également, je résolu donc de les aider. (En fait ce n'est ni* l'anarchie, *ni les* T. N. *que j'aide, mais moi).*

L'appui au T. N. *était le plus urgent. Mais je voulais éclaircir certains sous-entendus. Voici la lettre que j'écrivis à Grave, dimanche dernier (je cite de mémoire) :*

Mon cher camarade,

Je vous avais promis une souscription pour les *T. N.* Mes camarades ont préféré employer tout d'abord leur avoir à la formation d'un groupe. D'autres ont aidé Girault et organisent une conférence qu'il fera ici. Les *T. N.* n'auront rien perdu pour attendre, au contraire, car au groupe je rencontrerai tous les camarades. Personnellement la loterie me déplait, je la considère comme un pis-aller, un moyen d'obtenir de l'argent d'individus que seul l'appât des lots, fera marcher. C'est malheureux. Avant tout il faut que les *T. N.* vivent et je vous promets de m'y employer activement. Envoyez-moi cinq carnets. Mes camarades et moi avons été surpris de la déclaration « d'honnêteté » faite par les *T. N.*, surtout à un moment si critique ! — Matha, Armand. — D'autre part, certains camarades que je crois sincères m'ont dit que vous leur aviez déclaré que Libertad était un individu suspect. J'ai vu Libertad, les Causeries et les camarades qui font *l'anarchie*. Rien ne m'a paru suspect, au contraire. Déjà Sébastien Faure, lors du passage de la Ruche à Saint-Etienne, m'avait tenu pareils propos me disant à bout d'arguments : « Ah ! si vous connaissiez les dessous ! » Je sais que *l'anarchie* a vivement critiqué S. F. Ces critiques étaient peut-être exagérées ? je ne le crois pas. — A vous, camarade Grave, je demande de me répondre franchement.

Cordialement, N. D.

Aussitôt je reçus réponse de Grave. La voici (je cite de mémoire, ayant déchiré sa lettre) :

Mon cher camarade,

Libertad est un extravagant. Lui et sa « bande » par leur attitude dans les réunions font plus de mal que de bien à la propagande. Certaines de leurs théories nuisent à l'idée. Je ne veux pas faire de polémique avec eux car ce sont des « toqués » Je me contente de les laisser de côté. Quant à la déclaration d'honnêteté, c'était de l'honnêteté dans notre façon de comprendre le journalisme, elle n'avait rien à voir avec l'autre.

Je poussai un soupir de soulagement. Plus de doute. J'étais bien fixé. Les reproches qui vous sont faits sont les mêmes que font, ici, socialistes et soi-disant révolutionnaires, à quelques camarades et à moi.

Bien souvent je vais nus-pieds, simplement chaussé de sandales : je suis un toqué. Mon ami Louis s'habille à la coloniale (veston à col droit et pantalon serré en bas), il porte les cheveux longs : c'est un extravagant. Nous ne fumons pas, nous ne buvons que de l'eau, pas d'alcool. Nous disons qu'il est nécessaire de se laver le corps en entier chaque jour (1), nous sommes des toqués, des extravagants. — De temps à autre, nous troublons — ne fut-ce que par notre présence, sans mot, sans geste — les réunions politico-syndicales : nous sommes des énergumènes, des « à la solde de la réaction », trop bien habillés — lisez propres — pour être anarchistes !

Donc nul doute que si Grave nous connaissait, il emploierait les mêmes épithètes envers nous qu'envers vous. Ces mesquineries, ces mensonges venant d'abrutis, d'adversaires ne nous fâchent pas, nous en rions. Elles nous peinent quand elles viennent d'un homme que nous considérons comme un camarade.

Je ne pose pas au surhomme, je diffère sur certains détails des T. N. *et de* l'anarchie. *Vos critiques ont peut-être été exagérées. Elles ont été faites ouvertement, on n'avait qu'à répondre de même. Par dessus tout j'aime la franchise entre camarades. Aussi je* suis de cœur avec vous. *Je suis aussi avec les* T. N. *mais seulement en égoïste, sans familiarité.*

Vous pouvez vous servir de ma lettre comme vous l'entendrez : Elle est vraie. Fraternellement.

Noël DEMEURE.

Cette lettre m'a suggéré quelques réflexions. Deux publications comme *l'anarchie* et les *Temps Nouveaux* ne sauraient faire double emploi. Leur philosophie n'est pas contradictoire. Si l'on relit les notes du Liseur, on pourra voir combien les idées personnelles de Jean Grave sont sympatiques à la critique générale de *l'anarchie*. Il y a une similitude étonnante entre le fonds des idées de Grave, de Libertad, d'Anna Mahé, etc. Ce qui les sépare, c'est la pratique même de ces idées. Question de force, de tempérament. Ce qui diffère les *T. N.* de *l'anarchie*, c'est la marche syndicaliste d'une grande partie des collaborateurs de la première feuille. A tort ou à raison, à *l'anarchie*, on a tenu à établir une unité de vue et d'action ; aux *T. N.* il existe une dualité que nous jugeons extraordinaire.

Comment J. G. peut-il parler de Libertad qu'il ne connaît pas ? Comment peut-il savoir quelle est son attitude dans les réunions ? il n'y va pas.

Nous ne voulons pas être calomniés. C'est trop facile d'insulter quelqu'un et de lui dire : je ne veux pas répondre.

RÉDAN.

(1) A ceux qui vous reprochent d'être crasseux, je réponds en toute sincérité que c'est vous qui m'avez incité à une plus grande propreté. J'allais au bain tous les quinze jours, je vous vis aller à la douche presque chaque jour, j'ai réfléchi...

Revue des Journaux

Les Temps Nouveaux.

René Chaughi montre l'attitude patriote des socialistes en général, de celle des socialistes du Reichtag allemand en particulier. En *Allemagne* comme partout, le *pouvoir militariste* s'effrite.

E. Malatesta donne un second article sur le *Congrès d'Amsterdam*. Il en est toujours à l'avant-propos. Il dit de fort bonnes choses sur la querelle entre les individualistes et les sociétaristes, mais cela semble puéril qu'il les ait apprises au Congrès. Il oublie trop de dire aussi que les portes de ce Congrès ne furent qu'entrouvertes par les organisateurs. Il fallait presque montrer patte blanche.

P. Kropotkine termine son étude sur *les sections de Paris pendant la grande Révolution*. Il montre comment elles finirent en bureaux de police. Que les anarchistes suivent l'étude avec soin, elle prouve que jamais on ne lutte assez contre le fonctionnarisme de quelques uns et l'indifférence de la masse.

La fonction de *Directeur d'école*, dit Michel Petit, a pu avoir sa raison d'être, aux heures de lutte de l'enseignement laïque, elle n'en a plus. Le directeur écrase, à tous les points de vue, les adjoints qui sont plus ses serviteurs que ses collaborateurs. M. P. attache peut-être trop d'importance à l'organisation syndicale. Les Amicales avaient déjà beaucoup promis ; qu'en est-il sorti ? du vent. La grande association donne bien moins de résultats que la bonne entente entre quelques individus bien décidés à agir. Le jour où les adjoints le voudraient, le directeur-patron aurait du fil à retordre.

Le Libertaire.

Emile Czapeck recueille quelques aveux sur la bonne façon de *civiliser* employée par les soldats coloniaux, ceux que la bonne presse, s'oubliant, a traité d'apaches. Ces extraits sans commentaires valent le meilleur article.

G. Roussel, comme nous, pense et dit qu'il ne faut plus user de la propagande par affiche signée. Cela coûte trop cher pour le peu de résultat donné.

Dans deux articles sur le même sujet Georges Durupt se plait à batifoler, en parlant des « francs-voltigeurs de l'armée révolutionnaire » — lisez anarchistes. — Pourtant, il nous annonce une bonne nouvelle : l'Association secrète s'évanouit devant l'Internationale anarchiste. Il n'y a plus que demi-mal.

Mais voilà que Naëj veut que nous menions de front deux internationales-anarchistes-antimilitaristes. Je demande la douzaine. Notre ami y supplée par la demande de comités et de sections afin d'*identifier* les anarchos.

Peuh ! *Amour libre*, voilà bien une piètre question, nous dit Laurent.

Le docteur Janvier répond, de façon serrée, à Lorulot, à propos du *Problème sexuel et du Communisme expérimental* Pourquoi ériger des lois morales, demande-t-il ? Pourquoi l'amour plural serait-il *inférieur* à l'amour unique.

LE LISEUR.

GROUPE ANARCHISTE DE LANGUE ITALIENNE

SAMEDI 5 OCTOBRE, à 8 heures 1/2 du soir

Grande Réunion Publique

Salle des Omnibus, rue de Belleville, 27

VIVE LA GUERRE !

Conférence par MAURICIUS

CONCERT

LA LETTERA, monologue antimilitariste italien, par **Emma**

Charles d'AVRAY, dans ses chansons nouvelles ; Paul PAILLETTE, LE PÈRE LAPURGE, dans leurs œuvres ; RÉGINA ; Charles FOURNIER ; Léon ISRAEL, Victor KESTOUMAH, GUIBERT-CAREL, etc.

Entrée : 0.50

Où l'on discute ! Où l'on se voit !

*Causeries Populaires du XVIII^e^*, Rue de la Barre, 22. — Lundi 7 octobre, à 8 h. 1/2. *Paris en Amérique*, par Henri Japonet.

*Causeries Populaires des X^e^ et XI^e^*, 5, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême). — Mercredi, 9 octobre, à 8 h. 1/2, *L'anarchisme, comme vie et comme activité individuelles*, discus. entre Gaudin et Mauricius.

Jeunesse Libre, 6, boulevard Magenta — Mardi, 8 Octobre, à 8 h. 1/2, *Causerie*, par Durupt.

*Jeunesse Révolutionnaire du XIV^e^*, salle Dahèse, 22, rue Hippolyte Maindron. — Jeudi 3 octobre, *Les moyens pratiques du Nomadisme*, par Balsamo. — Jeudi 10 octobre *les grands problèmes sociaux*, par Louise Réville.

Les camarades désirant faire des causeries sont priés de correspondre avec le camarade Robert Taupin, 44, rue de Vouillé (15^e^).

*Causeries Populaires du XX^e^*, Maison du Peuple, 37, rue des Gatines. — Vendredi 4 octobre, à 8 h. 1/2. *La Propriété*, par Mournaud.

Levallois-Perret. — Le répertoire des adresses ayant été perdu, il est impossible de convoquer individuellement les camarades. Ils sont priés d'assister à la réunion privée qui aura lieu le dimanche 6 octobre, à 10 heures du matin, salle Jeunemaître, 47, rue des Frères-Herbert, au premier étage. La vie active du groupe ayant été suspendue pendant près de deux mois, il devient urgent après les poursuites et les condamnations intentées par le gouvernement, de reprendre avec plus de vigueur le travail de salubrité publique si bien mené pendant deux années. Que les camarades se préviennent entre eux.

Charenton. — Causeries Populaires, salle de la Solidarité, 65, rue de Paris, Mardi 8 oct., à 8 h. 1/2 causerie par Mauricius.

TOURS. — Réstaurant Populaire, place du Grand-Marché. Tous les vendredis, à 8 h. 1/2, réunion du groupe *Les iconoclastes*. Vendredi 4 octobre, causerie sur le *Néo-Malthusianisme*. Invitation à tous.

LYON. — Vendredi 11 octobre, à 8 heures du soir, salle des Nouveautés, 38, rue Moncey ; Samedi 12, à 8 heures, salle Dagaud, 5 et 7, Grande-rue de la Croix-Rousse, conférences par E. Girault, G. Maire et A. Frimat. Entrée : 0.20.

TROIS MOTS AUX AMIS

A. FROMENTIN. — C'est dommage que tu tiennes à donner un ton aigre-doux à la discussion laquelle devrait toujours rester courtoise en vue d'établir de la vérité. Ne pourrais-tu te « libérer » de cette manie ?

LOUIS JUSTE. — Maintenant c'est ton adresse que je n'ai pas. Tu peux écrire à G., 3, place Constantin Pecquem, Paris (18e). L., est étonné de n'avoir reçu de vous que le *Combat* ; mais il nous dit que sa négligence à votre égard lui interdit de se fâcher. Affectueusement à tous.

ALBERT ROLLEAU. — Donne adresse à Tafforau, détenu politique à Clairvaux (Aube).

HUBERT, Levallois. — Envoie nouvelles à Cachet, prison de Valenciennes (Nord).

PH. RENAUD, TRUCHARD. — Pierre Joanny, détenu politique, prison St-Paul, Lyon, désire entrer en communication avec vous.

CACHET. — Nous faisons double service afin que votre directeur puisse lire *l'anarchie* sans trop exciter votre impatience.

A. G., 122. — Maurice Bousquet t'informe que tu as une lettre poste restante.

MAURICE BOUSQUET. — Les invendus à distribuer sont gratis pour tous, le port seul est à la charge des copains : 3 Kos : 0,60 ; 5 Kos : 0,80 ; 10 Kos : 1,05 (en gare).

FRANÇOIS, à Nice. — Envoie au plus tôt de tes nouvelles à Hella, 69, rue Emile Zola, *Action Syndicale*, Lens.

A TOUS. — Envoyez toujours votre adresse dans vos lettres.

Travail fait en camaraderie

Imp. des Causeries Populaires : Ar. MAHÉ.

La gérante : Anna MAHÉ.